

Jeanne Lochain

Jeanne, née à Laval
en 1933

Souvenirs d'Enfance

À ma fille chérie qui m'a suggéré d'écrire mes souvenirs d'enfance, l'enfance d'une petite fille perturbée par la guerre, l'occupation, la longue maladie et la mort de sa maman, puis celle de son papa, mais qui n'a jamais manqué de l'essentiel : l'Amour

Jeanne Lochain, née le 30 décembre 1933 à Laval

1

Les gros poissons rouges

Il me plaît de commencer mon cahier par ce petit souvenir banal. Ce doit être le tout premier, autrement dit le plus lointain. Il est tellement enfoui dans ma mémoire qu'il pourrait être comparé à un rêve qu'on s'efforce de se remémorer le matin quand on a dormi par-dessus.

Un joli endroit que ce jardin de la Perrine à Laval, situé sur les hauteurs qui dominent la vallée de la Mayenne. On y voit le vieux château et en contrebas la rivière qui serpente au cœur de la ville. C'est en réalité un parc avec des arbres magnifiques, des plantes rares, une roseraie avec des pergolas fleuries, des massifs multicolores et même quelques animaux plus ou moins exotiques. Mais le plus captivant pour la petite fille que j'étais, c'était le bassin du jardin, grouillant d'énormes carpes rouges gavées de pain que les enfants leur jetaient. J'étais fascinée par leurs évolutions et je sens encore la main de ma mère cramponnant le dos de mon manteau pour ne pas que je pique du nez dans l'eau. Mon père en a fait une photo. Est-ce cela qui a fait perdurer ce souvenir furtif mais encore si vivace après tant d'années ? Sans doute...

Peut-être est-ce aussi par ce que c'est l'un des très rares moments où ma maman fut en promenade avec nous.

2

Le certificat d'études

L'hiver 1946-47 avait été terrible pour mon père : il avait eu une bronchite qui dégénéra en bronchectasie. La tuberculose qu'il avait ramenée de la guerre avait rongé ses poumons ; les crises d'asthme l'épuisaient et il avait subi de lourdes opérations : j'entendais des mots barbares comme « pneumothorax », « section de brides », « thoraco »... On ne me donnait pas d'explication mais je savais que c'était très grave. Il fut hospitalisé longuement et je lui rendais peu de visite car la religieuse infirmière me chassait régulièrement, très hostile à la présence d'enfants dans cette grande salle commune remplie de tuberculeux.

Je revois tous ces lits alignés, occupés par d'anciens prisonniers pour la plupart, qui toussaient et crachaient leurs poumons, faisant de cet endroit un milieu des plus contagieux, une concentration de bacilles de Koch.

C'est dans ce contexte que se présenta pour moi l'année du « Certificat d'Études », cette épreuve dont le nom me faisait frémir depuis des mois, voire des années ! Entre menaces et challenge inaccessible, c'était perdu d'avance. Il faut dire qu'à l'époque, la psychologie des adultes laissaient à désirer. J'ai entendu plus d'une fois : « Tu n'arriveras jamais à rien ! » ou : « Tu seras juste bonne à garder les vaches ! »...

Alors, pourquoi faire des efforts ? Puisque je n'étais pas capable de l'avoir, ce foutu certificat ! Et tout ce qu'on me disait en pensant

me « stimuler » produisait l'effet inverse. Le pire était d'entendre : « Tu es une paresseuse... Tu fais pleurer ta maman... » !



Pourtant, sœur Madeleine, mon institutrice du CM2, avait décidé de me prendre en main et de faire le maximum pour que je réussisse. Elle était plus motivée que moi et pour la première fois de ma vie, j'entendis cette petite phrase magique : « Tu peux l'avoir ton certificat... si tu le veux vraiment, car tu en es capable ! Et imagine la joie de ton père si tu étais reçue. On va réviser pour de bon, je ne vais plus te lâcher ! »

Elle ne me « lâcha » pas... et ce fut terrible ! Vouloir en un trimestre rattraper des mois de laisser-aller était une gageure mais elle la soutint... Le matin, elle me faisait arriver avant les autres et je devais lui réciter toutes mes leçons ; le soir, elle me gardait pour revoir les cours de la journée et ressasser encore et encore la maudite table de multiplication ; mes jeudis étaient chargés de devoirs et de règles de grammaire à copier cent fois ! Quant aux dictées qu'elle me faisait faire, la sanction était carrément d'une gifle par faute. J'avais les joues rouges...

Le jour fatidique arriva. La veille, j'avais rapidement vu mon père à l'hôpital derrière un paravent tout au fond de la grande salle : il venait d'être opéré une fois encore et il était très mal. La bonne sœur m'avait mise à la porte une fois de plus en criant : « JE-NE-VEUX-PAS-VOIR-D'ENFANTS-ICI ! ».

Je pensais donc très fort à lui ce matin-là, ainsi qu'à ma maman... Je repensais au livre qu'elle m'avait jeté dans sa colère et je lui demandais pardon ; je regrettais amèrement de ne pas avoir mieux travaillé à l'école toutes ces années et je la priai de toute mon âme de m'aider à réussir.

Une fois l'examen terminé, il me semblait sans y croire vraiment que cela n'avait pas été trop difficile, mis à part le problème « corsé » de l'épreuve de calcul dont les opérations étaient probablement fausses. Le raisonnement correct m'avait-il

sauvé ? Pour la dictée, aurais-je le zéro éliminatoire puisqu'il suffisait de cinq fautes ? Le contraire serait un miracle...

Et voilà que sur la liste où s'affichaient les noms des reçus, le mien figurait en toutes lettres. Je n'en croyais pas mes yeux ! C'était vraiment écrit : « Lochain Jeanne »... Ce ne pouvait être que moi.

J'entendis la voix de sœur Madeleine derrière mon dos : « Tu vois que tu en étais capable... Cours voir ton père maintenant ! »

Oh oui, j'ai couru, jusqu'à l'hôpital ! En entrant dans la salle, passant devant les lits comme une flèche et avant même de l'apercevoir, je criais : « Papa, je suis reçue ! Je suis reçue ! J'ai mon certificat ! ».

Marie-Louise était avec lui. Il pleurait de joie, mais il ne pouvait pas me prendre dans ses bras.

La bonne sœur n'osa pas me jeter dehors...

Chapitres

1. Les gros poissons rouges 7
2. Le certificat d'études 9